

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Littérature](#), [Politique](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1838-08-24

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il fait un temps affreux et j'ai très mal aux dents.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°149/180-181

### Information générales

Langue Français

Cote

- 348, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/322-326

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°110 Vendredi 24, 7 heures

Il fait un temps affreux, et j'ai très mal aux dents. Voilà une mauvaise préparation pour les courses de Caen, et pour la société des Antiquaires. J'ai pourtant un peu plus de foi dans mon éloquence, malgré la douleur, que dans l'agilité des chevaux, malgré la boue. J'ai fait hier une petite répétition de la victoire de Pascal. Je souffrais vraiment beaucoup, l'impatience m'a pris, et je me suis mis à travailler comme si de rien n'était ; en moins d'une heure, l'attention l'a emporté ; je n'ai plus senti la douleur que dans le lointain, comme quelque chose qui pouvait, qui voulait même revenir, mais qui n'était pas là. Je ne l'ai retrouvée qu'à dîner. Cette nuit, j'ai dormi, grâce à un gargarisme de pavot et de fait. Vous voilà parfaitement au courant. Vous a-t-on apporté les Mémoires de Sully ? Avez-vous jété les yeux sur ces dépêches de M. de Fénélon ? Il y a bien des choses ennuyeuses, mais quelques unes vraiment curieuses et amusantes. A la vérité, il faut les chercher dans les ennuyeuses, et vous n'êtes guère propre à ce travail. Votre plus grand défaut est de ne savoir vous plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me charme et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain tout ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant ou mélangé, tout ce qui est entaché, en quelque manière que ce soit de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois davantage. Et puis quand je vous vois triste et ennuyée, je vous voudrais plus accommodante moins difficile. Je mens ; restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir. Je le préfère infiniment. Je vous voudrais seulement, pour vous-même, un peu plus de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture, pour l'exercice solitaire et désintéressé de la pensée. Vous n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais vous n'aimez que les personnes ; il vous faut une âme en face de la vôtre.

Qu'à donc la petite Princesse ? Est-ce qu'elle est malade de la folie de sa femme de chambre ? Pourquoi garde-t-elle cette femme ? Si la folie persiste, il faut la mettre dans une maison de santé. Je parie que l'extrême voisinage de la petite Princesse ne lui vaudra bien auprès de vous. Elle ne supportera pas cette épreuve. Je comprends que le baptême Protestant du petit Duc de Wurtemberg déplaise à l'archevêque ; mais, il devait s'y attendre. On ne s'attend à rien ; on ne renonce à rien ; on ne se résigne point. Il y faut le poids de la nécessité la main de Dieu. Voilà pourquoi nous avons bien fait en 1830. Je pars après demain dimanche à 6 heures du matin, pour être à Caen à 11 heures. J'ai promis d'assister aux courses soleil ou pluie. Elles commencent à midi. Je rentrerai probablement chez moi à la fin de la semaine samedi ou dimanche. La Duchesse de Broglie doit venir nous voir vers cette époque, à partir de demain samedi, adressez-moi donc vos lettres à Caen, à la Préfecture. Du reste, je crois vous l'avoir déjà dit.

10 heure 1/2

Cet horrible temps a retardé mon facteur. Il arrive seulement. Je le sais que vous êtes bien seule, et je m'en désole. A votre mal, je ne sais qu'un soulagement, l'affection, et l'affection de loin, donne si peu ! Tout est bien triste. Votre lettre de ce matin me trouve en grande disposition de le dire avec vous. Adieu. Henriette sera charmée de votre lettre. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-24

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1482>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 24 août 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

15

Il fait un peu affreux et j'ai fini  
mal aux Deux. Voilà une mauvaise préparation pour les  
Fours de laen et pour la Société des Antiquaires. J'ai pourtant  
un peu plus de foi. Sur mon discours, malgré la douleur,  
que dans l'agilité des chevaux, malgré la boue. J'ai fait  
hier une petite répétition de la victoire de Pascal.  
Jougrais vraiment beaucoup; l'impatience m'a pris, et je me  
suis mis à travailler comme si de rien n'était; en moins  
d'une heure, l'attention s'en écarte. Je n'ai plus senti la  
douleur que dans le lointain, comme quelque chose qui  
pouvait, qui voulait même revenir, mais qui n'est pas là.  
Je me suis astrové à dîner. Cette nuit, j'ai dormi, grâce  
à un gargarisme de peur et de lait. Vous voilà  
parfaitement au courant.

Mais a-t-on apporté les Premières de Sully? Avez-vous  
jeté les yeux sur ces dépêches de M. de Siméon? Il y a  
bien des choses amusantes, mais quelquesunes vraiment  
curieuses et amusantes. À la vérité, il faut lire ces choses  
dans le contexte, et vous n'êtes qu'en propre état  
de travail. Votre plus grand défaut est de ne savoir vous  
plaire qu'à ce qui est parfait. L'œuvre qui me charme

Et me disais. Mais je vous vois, repousser avec un si peu évidant  
toute ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant, ou  
mélange, tout ce qui est entaché, tu quelque manière que ce  
soit, de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois  
davantage. Le pire quindi je vous suis triste et amoureux, je  
vous voudrois plus accommodante, moins difficile. Je veux  
lestez comme vous étes, même à condition d'en souffrir. De la  
profonde infiniment.

Je vous voudrois seulement, pour vous-même, un peu plus  
de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture,  
pour l'exercice solitaire et distraitif de la pensée. Vous  
me perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais pour  
m'aimer que les personnes ; il vous faut une ame en face de  
la nôtre.

Qui donc la petite Princesse ? Est-ce qu'elle est malade  
de la folie de sa femme de chambre ? Pourquoi garde-telle  
cette femme ? Si la folie persiste, il faut la mettre dans  
une maison de Santé. Je parie que l'extrême voisinage  
de la petite Princesse ne lui vaudra rien auprès de vous.  
Elle ne supportera pas cette épreuve.

Je comprends que le baptême Protestant du petit duc  
de Wurtemberg déplaît à l'archevêque : mais il devait  
bien attendre. On ne s'attende à rien ; on ne renonce à rien,  
on ne se résigne point. Il y faut le poids de la nécessité,  
la main de Dieu. Voilà pourquoi nous avons bien fait  
en 1830.

Le jeudi après demain dimanche à 6 heures du matin, pour  
être à Caen à 11 heures. Je prendrai l'assiette aux couverts,  
soleil ou pluie. Nous commençons à midi. Je rentrerai proba-  
blement chez moi à la fin de la semaine. Samedi ou  
dimanche. Le chapeau de Broglie doit venir nous voir  
vers cette époque. À partir de demain samedi adressez-moi  
la poste vos lettres à Caen, à la Préfecture. Du reste, je vous  
vous l'avais déjà dit.

sois tps.

Les horribles tems a retardé mon fracture. Il arrive lentement. Je  
le suis qui connaît bien l'orteil, et je suis déçue. À votre mal,  
je ne suis qu'un soulagement, l'affection, et l'affection, de loin,  
donne le peu ! Vous ne buvez pas. Votre lettre de ce matin  
me trouve en grande disposition de le dire avec vous.

Adieu. Henriette sera charmée de votre lettre. Adieu,

z

duc  
dit  
à rien,  
visite,  
part